

# DANS LA REGION

## MANIFESTATION SYNDICALE à Dorignies

Basly acclamé par toute la population - Une journée nouvelle

Comme nous l'avons dit succinctement hier, la manifestation de dimanche fut grandiose. Basly se souleva longtemps des ovations sans cesse renouvelées tout le long de son parcours. Dès qu'il sortit de son wagon, à la gare du Pont-de-la-Belle, les vivats éclatèrent, les musiques se mirent à jouer. Le député de Lens passa entre les bandières des syndicats et musiques de Lefort, Waziers, Verriers de Dorignies, Bigophones de Dorignies. A ce moment le citoyen René Rouzé, délégué mineur à Dorignies, prononça l'allocution suivante :

Citoyen Basly,

Il y a de ces moments dans la vie qui sont précieux ; je connais aujourd'hui un de ces moments-là. Etre chargé de vous recevoir, de vous souhaiter la bienvenue au milieu d'une telle affluence, n'est-ce pas une joie très pure ?



LE CITOYEN BASLY

Depuis longtemps, depuis votre adolescence, vous consacrez votre santé, votre vie, le meilleur de vous-même aux mariages du capital. En leur apprenant à utiliser avec méthode l'action syndicale et à mettre en pratique les principes du socialisme, vous donnez aux victimes le moyen de résister contre les derniers rebuts de la monarchie. Vous avez obtenu des résultats étonnants ; depuis dix ans que nous n'avons eu l'honneur de vous recevoir, votre exemple a été suivi, votre parole a été écoutée ; l'une et l'autre ont porté des fruits ; les attaques se sont répétées, les attaques adressées à l'action syndicale et à vous-même, attaques émanant des jaunes et des anarchistes de pacotille ; nous avions les yeux constamment tournés vers vous, nous admirions votre loyauté. Nous sommes fiers de vous avoir aujourd'hui parmi nous ; nos acclamations viennent de vous le prouver. Nous espérons fermement que longtemps encore vous resterez à votre poste de combat. Au nom de tous les camarades présents, je suis heureux de vous souhaiter aujourd'hui la bienvenue. Citons vous ensemble : « Viva Basly ! Viva l'action syndicale ! Viva la République sociale ! »

### Le Cortège

Sur ces acclamations de reprendre et le cortège se forma. Il s'éleva vers les rues de Dorignies, tout autour des maisons sont pavées. L'enthousiasme est indescriptible. Des mains inépuisables se tendent au passage vers Basly, qu'encadrent Goniaux et Quintin. Les bandières des syndicats battent au vent. Le temps semble vouloir participer à la fête. Il fait doux et déce. On chante une chanson composée pour la circonstance par un membre des Bigophones et on fraternise sous les noms de Basly et de Goniaux. Lorsqu'il arrive au salon du Bal-Volant, où sont groupés, dans l'attente, un grand nombre de militants, des grandes clamours s'élevèrent. Il n'y a pas une note discordante.

## La Réunion La conférence de Basly

Au bout de quelques minutes, 1.500 personnes au moins se tassent dans le salon. On remarque la présence de nombreuses citoyennes qui ont tenu à venir saluer et écouter les défenseurs de la classe ouvrière. A l'unanimité, le citoyen Goniaux, député du Nord, est nommé président du bureau. Il a comme assesseurs les citoyens Verschaave, typographe ; Blot, installateur ; Nozier, verrier ; Berthaux, mineur, sin-le-Noble ; De Fontaine, mineur, Dechy ; Finois, Guesnain ; Dainaut, Lefort ; Lesnes, Roost-Warand ; Lenoir Sylvain, Pont-de-la-Belle ; Beaumont, Waziers ; Wazouel, Raimbesautourt ; Lefebvre, Aubry ; Hussard, sin-le-Noble ; Wannequin, Roost-Warand ; Hauffers. A citer en outre les citoyens Verchaux, Larue, conseiller municipal de Waziers, délégué mineur ; Louis Dubois, Maurice Guironnet, Etrari, du Pas-de-Calais. (Si des omissions se sont glissées dans cette énumération, nous en présentons nos excuses aux intéressés. La foule était si compacte qu'il était impossible de distinguer chacun.)

### Allocution de Goniaux

A peine le silence s'est-il fait que Goniaux, l'évêque de personnalité, dit-il en substance, les questions de personnes sont vaines ; pour sauvegarder leur droit, pour faire aboutir leurs revendications, les ouvriers doivent s'organiser puissamment. Il y a de grandes choses à réaliser, de grandes réformes à obtenir ; il y a le jour, les 8 heures, les retraites des travailleurs, l'émancipation intégrale du prolétariat. Donc, tous au syndicat, tous au travail. Comme Goniaux, Quintin est longuement applaudi.

### Allocution de Quintin

Quintin, le dévoué secrétaire adjoint du syndicat des mineurs du Nord, succède à Goniaux. Il évoque de nombreuses questions, les questions de personnes sont vaines ; pour sauvegarder leur droit, pour faire aboutir leurs revendications, les ouvriers doivent s'organiser puissamment. Il y a de grandes choses à réaliser, de grandes réformes à obtenir ; il y a le jour, les 8 heures, les retraites des travailleurs, l'émancipation intégrale du prolétariat. Donc, tous au syndicat, tous au travail. Comme Goniaux, Quintin est longuement applaudi.

### Discours de Basly

Avec la bonhomie souriante qui lui est coutumière, Basly fait justice de certaines attaques injustes. Il est facile à quelques jaunes de nous reprocher de vouloir la révolution et de dire que nous n'avons rien fait pour les travailleurs. Il est commode de coloniser à jet continu au lieu de travailler. Brouchoux (au nom de Brouchoux on rit ; évidemment le pauvre homme ne peut pas être pris au sérieux) a dit : Prenez la mine. Mais Brouchoux n'a rien pris du tout. Il faut négliger les inactifs de son espèce et s'occuper de choses sérieuses. Les lois, a-t-il dit, n'ont rien fait pour les ouvriers. Les travailleurs savent s'en servir (applaudissements). Eh bien, une loi de 8 heures a été votée, avec des dérogations qui permettent aux patrons de ne pas l'appliquer. Il n'y aura rien à espérer tant qu'il n'y aura pas au pouvoir des représentants du peuple. Ce jour-là la révolution sera faite. Pour arriver à ce but il faut s'unir. Il ne doit régner entre travailleurs aucune animosité ; en attendant que les ouvriers qui ont travaillé pendant les jours amers où on les accusait lui et ses amis, d'être des généraux sans armée. Il rappelle toutes les étapes successivement parcourues, les progrès lentement réalisés. En regard des utopies anarchistes, il place les réalités parfois décevantes, mais qui ont permis de vaincre. Qu'importe d'être colonisé si l'on courageusement fait son devoir !

Vive Basly, crie-t-on bruyamment ! Et l'ordre du jour nous avons publié hier est lu et adopté à l'unanimité. Le citoyen Goniaux demande s'il y a dans la salle des contradicteurs qui désirent prendre la parole. Personne ne se présente. On crie à nouveau : Vive Basly ! Vive Goniaux ! La réunion est terminée. De toutes parts on se dirige vers Basly pour lui serrer les mains ou le féliciter ou le remercier ; tous les visages sont radieux. La journée s'achève dans l'allégresse.

## L'élection législative du Pas-de-Calais

### UNE ADRESSE DE SYMPATHIE A LEVY-ULLMANN

Le cercle le « Progrès Républicain » de Saint-André, nous communique l'ordre du jour suivant : « Les membres du Cercle le Progrès Républicain de Saint-André-Lille, réunis en assemblée générale, ce jour, 28 février, adressent au citoyen Lévy-Ullmann, leurs plus chaleureuses félicitations, pour l'ardente et courageuse campagne qu'il mène à Saint-Omer formant des vœux pour que le succès couronne ses efforts le 7 mars prochain ». Le Président, E. DUHAUT.

### A ORCHIES

#### ÉCRASÉ PAR UN CAMION

Un conducteur glisse sous son véhicule lourdement chargé. On le relève grièvement blessé.

Hier, le camionneur de la maison Butez, nommé François Desaully, revenant de Marquillies avec son véhicule lourdement chargé de matériaux de tréfilerie galvanisée. Arrivé sur la route de Beuvry, Desaully, on ne sait trop comment, glissa en bas du camion et fut pris entre celui-ci et le trottoir.

Par un heureux hasard le docteur Leclercq passa juste à ce moment. Il descendit immédiatement du véhicule et donna les premiers soins au blessé qui avait deux côtes enfoncées et la cuisse fortement meurtrie. Aidé par des passants, le docteur mit le blessé dans sa voiture et le reconduisit à son domicile.

Le camion resté à l'abandon, fut ramené à son propriétaire, par un ouvrier complaisant.

### A BOULOGNE

#### Mort tragique d'un vieillard

Dimanche vers le soir, M. Alexandre Cardon, retraité du chemin de fer du Nord, âgé de 73 ans, sortit de son appartement, rue du Chemin-Vert, en disant à sa femme qu'il allait se faire rasé.

L'attitude du vieillard ne décelait rien d'anormal. Au moment où il se dirigeait vers le sien quand, dans la soirée, il ne le virent point rentrer. Toute la nuit on le chercha vainement et on dit, le lendemain matin, avoir le commissaire de police de cette singulière disparition.

Hier matin, vers 10 heures un coiffeur de bateau, sortait du chaillouir de la place Frère-Sauvage et passa à l'angle de cette place et du pont Marguet, quand il aperçut dans la ligne, à moitié basse à ce moment, une masse informe qui semblait être un cadavre. Un examen plus attentif le convainquit qu'il se trouvait en présence d'un noyé dont la tête reposait sur le fond vaseux et le corps était à peine recouvert de quelques centimètres d'eau.

Ce cadavre était celui de Cardon. On ne sait si on le trouve en présence d'un suicide ou d'un accident.

### A CALAIS

#### Un suicide dans une usine

Un homme de peine est trouvé noyé dans un réservoir.

Rue de Chantilly habitent les époux Courquin. Le mari, Jean, était occupé comme homme de peine à l'usine Lefebvre, rue Aubert.

Samedi soir, Mme Courquin était fort surprise de ne pas voir rentrer son mari à l'heure habituelle.

La nuit se passa en vives inquiétudes pour la pauvre femme, qui ne savait que penser de cette étrange disparition.

Le lendemain matin, elle alla prévenir le commissaire de police du 1er arrondissement. Celui-ci prescrivit des recherches, qui furent bientôt étendues à toute la ville.

Juste vers une heure de l'après-midi, toutes les investigations démontrèrent vainement. Quelqu'un eut alors l'idée de chercher dans l'usine où travaillait Courquin.

On fouilla de tous côtés, et on en vint à soulever un grand réservoir d'eau servant à l'alimentation des générateurs de l'usine.

Soudain, la gaffe dont on se servait ramena un corps résistant entre les remparts à la surface : c'était le cadavre de Courquin.

A l'heure du pointé était fixé un poids à peser de cinq kilos, destiné à le maintenir au fond ou tout au moins à l'empêcher de se sauver ; l'intention du suicide était évidente.

La cause de ce suicide est attribuée à des chagrins intimes.

# DERNIÈRE HEURE

## La Grève de Mazamet

### LE CHOMAGE S'ÉTEND. — GRAVES CONFLITS ENTRE LES GREVISTES ET LA TROUPE

Mazamet, 1er mars. — La grève qui a éclaté dans les tissages de Mazamet menace de prendre de grandes proportions. Deux mille ouvriers ont quitté le travail ; la préfecture, le sous-préfet, le procureur et le juge d'instruction sont sur les lieux.

215 gendarmes à cheval, 110 gendarmes à pied, un escadron de dragons et un escadron de hussards font continuellement des patrouilles.

Les grévistes sont surtaxés par ce déploiement de force publique. Les femmes se couchent devant les gendarmes.

Deux patrons démissionnaires ont vu leur maison entourée de grévistes qui en ont brisé les portes à coups de matraques. Les patrons ont riposté en couvrant les grévistes de projectiles de toutes sortes.

La chambre de commerce de Mazamet se trouve en désaccord avec l'autorité préfectorale.

### Vive agitation chez les Mineurs allemands

Ils réclament des lois de protection. — Menaces de grève générale.

Berlin, 1er mars. — Dix-huit réunions de mineurs, à Essen, à Bochum et à Gelsenkirchen, extrêmement peu calmes et tumultueuses, ont réclamé des lois impériales réglant le régime des mineurs allemands, des inspecteurs ouvriers, la journée de huit heures et des mesures efficaces contre les catastrophes de mine.

Dans ces réunions, plusieurs orateurs ont menacé de déclencher une grève générale si les lois réclamées ne sont pas votées.

### CRISE DANS LES MINES ANGLAISES

On réduit le salaire des mineurs. — Londres, 1er mars (de l'Evening Standard). — En raison de la crise traversée par les mines anglaises, les salaires de 100.000 mineurs ont été réduits aujourd'hui de 6 %, dans les charbonnages de Foston du comté de Monmouth. En outre, plus de 2.000 ouvriers ont été congédiés.

### L'Élection législative de Quimper

M. Le Loudec, maire radical de Quimper. — Paris, 1er mars. — Les résultats complets de l'élection ne sont pas encore parvenus, les communications télégraphiques et téléphoniques étant interrompues par suite de l'abandon de la chute de neige qui a eu lieu cette nuit.

Les premiers résultats donnaient 500 voix de majorité à M. Le Loudec sur M. Ch. Beziers, son concurrent progressiste ; les scrutins de dix communes manquent encore. Au ministère de l'Intérieur, on considère que ces scrutins ne peuvent modifier le résultat et on croit à l'élection de M. Le Loudec.

Au 1er tour de scrutin les voix s'étaient ainsi réparties : Beziers, progressiste, 4.229 ; Le Loudec, radical, 4.181 ; Collignon, ancien préfet, républicain, 2.135 ; de Brémont d'Arz, progressiste, 2.034 ; voix diverses, 87.

Si l'assassinat de remplacer M. de Kerjéru, député républicain, décédé, qui aux élections générales de 1906 avait été élu par 10.377 voix, sans concurrent.

### Les épidémies dans les garaisons

#### LA TYPHOÏDE A CHERBOURG

Cherbourg, 1er mars. — De nombreux cas de typhoïde se sont manifestés dans la garnison de Cherbourg, et M. Chéron est allé faire une enquête sur place. Après une conférence avec les médecins-majors des régiments, le sous-secrétaire d'État décida de confier à la troupe tous les détails de l'hygiène et des quatre importants communes de Lourville, Equeurdreville, Océville et Querqueville, fermant la banlieue. Le préfet maritime prit la même mesure en ce qui concerne l'armée de mer.

#### UNE ENBARDEE ROYALE

Le roi d'Espagne a failli être victime d'un accident.

Madrid, 1er mars. — Le roi d'Espagne se rendait hier à Villanarrique, chez le comte de Paris, lorsque son automobile dérapait et fit une embardée qui le jeta sur les arbres de la route, ce qui empêcha heureusement de tomber dans un ravin assez profond.

Le roi en a été quitte pour une légère émoion. Il a accepté l'offre que lui a faite de son automobile le fameux torero Bombita, qui était venu à passer sur ces entrefaites, et il a rejoint la reine à Villanarrique.

Avant que Vidocq eût pu s'y opposer, la Carline avait fouillé dans la poche du marquis de Boisleyrie et s'était emparée de la petite clef qui elle convoitait. Horace était plus que jamais au septième ciel. Elle le regarda les yeux écarquillés. Elle murmura : — Tu es de la veine, mon vieux, que j'aurais pu en faire !

— Ne fais pas d'imprudences, murmura Vidocq. — La bohémienne s'approcha du lit. Elle tira un poignard de son corsage. — S'il bouge, dit-elle énergiquement, je le tue.

Il crut qu'elle allait frapper ; il lui retint le bras. — Tu es folle ! dit-il. — En effet, la Carline avait les yeux égarés. Un sourire sinistre achevait de donner à cette physionomie une expression diabolique. Vidocq s'écria : — Comment ! c'est toi qui parles ainsi !

— Oh ! est le mal ? — Elle répondit affirmativement que n'avait jamais travaillé à la dure avec le Rouquin. — Il y a commencement à tout. — Je ne veux pas que tu frappes ce vieillard.

J'ai toujours refusé au Rouquin de l'aider, lorsqu'il s'agissait de refaire un pantalon, mais pour toi, François, j'éventrais à l'improvise tout. Allons ! veux-tu ? Un seul coup et le vieux dormira plus longtemps. On sera plus tranquille pour affurer tout ce que tu voudras.

De nouveau, elle leva le bras. — Mieux ! dit Vidocq. — De quoi ? tu m'insultes ! Il lui arracha le poignard de la main. La Carline haussa les épaules. — C'est bon... Je t'obéis parce que je t'aime.

— Sortons de cette chambre. — Pas avant que j'aie pris ce qu'il nous faut.

## La Crise Orientale

### LA SERBIE NE VEUT PAS TROUBLER LA PAIX

Belgrade, 1er mars. — Un communiqué officiel déclare que la Serbie, se fondant sur la parfaite correction de son attitude à l'égard de l'Autriche, correction reconnue d'ailleurs par l'Europe, met sa confiance inébranlable dans la justice et la bienveillance de l'Europe, car le gouvernement est convaincu d'avoir répondu par son attitude à l'attente des puissances.

En même temps le gouvernement serbe compte voir la population serbe accueillir avec une extrême réserve diverses nouvelles propres à faire naître l'inquiétude et provenant surtout des sources les plus suspectes.

La Serbie a entretenu jusqu'ici des relations correctes avec l'Autriche-Hongrie ; elle désire les voir rester telles à l'avenir ; elle s'attend à ce que l'attitude de chaque citoyen constitue à tous les points de vue, par sa parfaite modération, un appel pour son gouvernement dans les jours sérieux qu'elle traverse actuellement.

### Le Bureau des Téléphones incendié à Naples

Naples, 1er mars. — A la suite d'un court-circuit, un incendie a éclaté dans le bureau central des téléphones et a détruit la salle des commutateurs et la tour extérieure des fils.

Toutes les employés téléphonistes ont pu se sauver.

Naples, 1er mars. — On est maître de l'incendie du bureau central des téléphones. L'incendie a été causé par la chute d'un fil téléphonique sur un fil de tramway. Le feu a été inutile à empêcher la propagation du feu a été inutile.

Naples est isolée mais on espère pouvoir rétablir demain la ligne de Rome.

### Notre tarif douanier et l'Angleterre

Londres, 1er mars. — A la Chambre des Communes, M. Churchill, président du Board of Trade, a déclaré aujourd'hui avoir reçu de 53 chambres de commerce et de 19 associations commerciales importantes des observations au sujet de l'effet que la révision des tarifs douaniers français pourrait produire sur le commerce britannique.

### LES FONDS DU PARI MUTUEL

Paris, 1er mars. — La commission de répartition des fonds du Pari Mutuel destinés à la bienfaisance s'est réunie hier, sous la présidence du ministre de l'Agriculture. Les ressources dont elle dispose se montent à la somme totale de 6.649.196 fr. 25 sur lesquels elle a attribué une somme de 4.000.000 francs ainsi répartie :

— Au Département de la Seine et à la Ville de Paris. . . . . Fr. 1.425.000  
— Aux 85 autres départements. . . . . 2.950.000  
— Aux établissements français de bienfaisance situés à l'étranger. . . . . 225.000

Total. . . . . Fr. 4.600.000

A un autre point de vue, cette distribution peut se diviser encore de la manière suivante : 3.351.000 fr. aux établissements publics et 1.249.000 fr. aux œuvres privées d'assistance.

### La santé de Bebel

Berlin, 1er mars. — Bebel, qui avait été fort souffrant pendant une grande partie de l'hiver, a vu son état s'empirer subitement hier. Sa santé donne en ce moment de grandes inquiétudes.

### Edouard VII en France

Londres, 1er mars. — Le roi partira jeudi matin pour Biarritz ; il passera une nuit ou deux à Paris ; il ira voir M. Fallières avant de continuer son voyage.

### COURS DES COTONS

Le Havre, 1er mars. — Clôture du marché des cotons : Tendances soutenue, ventes 900, Mars 59,87 ; avril 60,25 ; mai 60,37 ; juin 60,50 ; juillet, août 60,62 ; septembre 60,50 ; octobre 60,37 ; novembre 60,12 ; décembre 59,87 ; janvier 59,62 ; février 59,50.

### FEUILLETON DU 2 MARS. — N. 87

# VIDOCQ Le Roi des Policiers

Par Marc MARIO et Louis LAUNAY

— Tu l'expliqueras avec François. — J'aime mieux ça. — Albert de Chagnolle sortit. — La Carline et Vidocq se retrouvèrent seuls en présence.

— Tu vas descendre. Tu diras à Caron que tout sera préparé pour ce soir. Tu lui expliqueras, qu'avant, ce serait imprudent, nous ne réussissons pas. Il attendra bien quelques heures, il comprendra nos raisons. Quand il arrivera, il trouvera peut-être de baïe. Vidocq répondit incertainement :

— Tu es toutes les clefs ? — C'est-à-dire que je peux les avoir. — Oh ! c'est dit. — Tu me prends pour une menteuse ? — Viens avec moi dans la chambre du marquis de Boisleyrie.

— Non, c'est inutile. — Allons, tu lances ! s'écria la vicomtesse d'un ton méprisant. Je n'aurais jamais cru cela de toi.

Elle insista. Vidocq ne résista plus. Ne fallait-il pas, d'ailleurs, qu'il étudiât le terrain pour l'opération projetée ?

— Il murmura : — J'aimerais mieux avoir cinquante mille livres de rentes, mais de deux maux, il faut choisir le moindre. Je préfère trouver le vicomte nécessaire chez cet excellent marquis de Boisleyrie et laisser tranquille le trésor de M. de Crécy.

La Carline introduisit Vidocq dans la chambre à coucher de son fastueux protecteur.

— Ce n'est pourtant pas la visite qu'il m'a rendu ce matin qui l'aura beaucoup fatigué. — Dis donc, François, s'il était mort ? — Quelle idée. — Est-ce que j'hériterais ? — Si le marquis n'a pas d'enfants, et s'il l'a couché sur son testament... — Ça fait trop de si.

Horace de Boisleyrie eut un léger mouvement. Le vieux gentilhomme avait fréquemment des somnolences. Généralement, il faisait après son déjeuner une sieste prolongée.

Les rêves du marquis étaient presque tous agréables, depuis que la gipsie habitait sous son toit.

M. de Boisleyrie, qui rêvait quand il était éveillé ; vivait quand il reposait.

Les songes sont des mensonges ; le vieillard, dans les bras de Morphée se croyait rajouté d'un nombre incalculable d'hivers, et l'amour qu'il éprouvait pour la Carline lui semblait plus tout à fait aussi platonique.

Horace retrouvait d'ailleurs toutes ses conquêtes. Il était au temps où on l'aimait pour lui-même. Au milieu de toutes ces femmes, dont Jeanin avait le nom sur le fanonx rouge, une créature splendide semblait trôner comme une reine. C'était la gipsie avec son éclatante et fatale beauté.

M. de Boisleyrie tendait ses mains suppliantes vers elle. La Carline, après avoir surcillé les sens de son amoureux, tombait dans ses bras.

Le vieillard avait de petits cris de triomphe.

La bohémienne s'écria : — La clef du coffre est dans sa poche ; je vais rendre cette clef sans le réveiller. — Prends garde ! — Ne crains donc rien... Tu sais pourtant

— Tu l'expliqueras avec François. — J'aime mieux ça. — Albert de Chagnolle sortit. — La Carline et Vidocq se retrouvèrent seuls en présence.

— Tu vas descendre. Tu diras à Caron que tout sera préparé pour ce soir. Tu lui expliqueras, qu'avant, ce serait imprudent, nous ne réussissons pas. Il attendra bien quelques heures, il comprendra nos raisons. Quand il arrivera, il trouvera peut-être de baïe. Vidocq répondit incertainement :

— Tu es toutes les clefs ? — C'est-à-dire que je peux les avoir. — Oh ! c'est dit. — Tu me prends pour une menteuse ? — Viens avec moi dans la chambre du marquis de Boisleyrie.

— Non, c'est inutile. — Allons, tu lances ! s'écria la vicomtesse d'un ton méprisant. Je n'aurais jamais cru cela de toi.

Elle insista. Vidocq ne résista plus. Ne fallait-il pas, d'ailleurs, qu'il étudiât le terrain pour l'opération projetée ?

— Il murmura : — J'aimerais mieux avoir cinquante mille livres de rentes, mais de deux maux, il faut choisir le moindre. Je préfère trouver le vicomte nécessaire chez cet excellent marquis de Boisleyrie et laisser tranquille le trésor de M. de Crécy.

La Carline introduisit Vidocq dans la chambre à coucher de son fastueux protecteur.

— Tu l'expliqueras avec François. — J'aime mieux ça. — Albert de Chagnolle sortit. — La Carline et Vidocq se retrouvèrent seuls en présence.

— Tu vas descendre. Tu diras à Caron que tout sera préparé pour ce soir. Tu lui expliqueras, qu'avant, ce serait imprudent, nous ne réussissons pas. Il attendra bien quelques heures, il comprendra nos raisons. Quand il arrivera, il trouvera peut-être de baïe. Vidocq répondit incertainement :

— Tu l'expliqueras avec François. — J'aime mieux ça. — Albert de Chagnolle sortit. — La Carline et Vidocq se retrouvèrent seuls en présence.

— Tu vas descendre. Tu diras à Caron que tout sera préparé pour ce soir. Tu lui expliqueras, qu'avant, ce serait imprudent, nous ne réussissons pas. Il attendra bien quelques heures, il comprendra nos raisons. Quand il arrivera, il trouvera peut-être de baïe. Vidocq répondit incertainement :

— Tu es toutes les clefs ? — C'est-à-dire que je peux les avoir. — Oh ! c'est dit. — Tu me prends pour une menteuse ? — Viens avec moi dans la chambre du marquis de Boisleyrie.

— Non, c'est inutile. — Allons, tu lances ! s'écria la vicomtesse d'un ton méprisant. Je n'aurais jamais cru cela de toi.

Elle insista. Vidocq ne résista plus. Ne fallait-il pas, d'ailleurs, qu'il étudiât le terrain pour l'opération projetée ?

— Il murmura : — J'aimerais mieux avoir cinquante mille livres de rentes, mais de deux maux, il faut choisir le moindre. Je préfère trouver le vicomte nécessaire chez cet excellent marquis de Boisleyrie et laisser tranquille le trésor de M. de Crécy.

La Carline introduisit Vidocq dans la chambre à coucher de son fastueux protecteur.

— Tu l'expliqueras avec François. — J'aime mieux ça. — Albert de Chagnolle sortit. — La Carline et Vidocq se retrouvèrent seuls en présence.

— Tu vas descendre. Tu diras à Caron que tout sera préparé pour ce soir. Tu lui expliqueras, qu'avant, ce serait imprudent, nous ne réussissons pas. Il attendra bien quelques heures, il comprendra nos raisons. Quand il arrivera, il trouvera peut-être de baïe. Vidocq répondit incertainement :

— Tu l'expliqueras avec François. — J'aime mieux ça. — Albert de Chagnolle sortit. — La Carline et Vidocq se retrouvèrent seuls en présence.

— Tu vas descendre. Tu diras à Caron que tout sera préparé pour ce soir. Tu lui expliqueras, qu'avant, ce serait imprudent, nous ne réussissons pas. Il attendra bien quelques heures, il comprendra nos raisons. Quand il arrivera, il trouvera peut-être de baïe. Vidocq répondit incertainement :

— Tu es toutes les clefs ? — C'est-à-dire que je peux les avoir. — Oh ! c'est dit. — Tu me prends pour une menteuse ? — Viens avec moi dans la chambre du marquis de Boisleyrie.

— Non, c'est inutile. — Allons, tu lances ! s'écria la vicomtesse d'un ton méprisant. Je n'aurais jamais cru cela de toi.

Elle insista. Vidocq ne résista plus. Ne fallait-il pas, d'ailleurs, qu'il étudiât le terrain pour l'opération projetée ?

— Il murmura : — J'aimerais mieux avoir cinquante mille livres de rentes, mais de deux maux, il faut choisir le moindre. Je préfère trouver le vicomte nécessaire chez cet excellent marquis de Boisleyrie et laisser tranquille le trésor de M. de Crécy.

La Carline introduisit Vidocq dans la chambre à coucher de son fastueux protecteur.

— Tu l'expliqueras avec François. — J'aime mieux ça. — Albert de Chagnolle sortit. — La Carline et Vidocq se retrouvèrent seuls en présence.

— Tu vas descendre. Tu diras à Caron que tout sera préparé pour ce soir. Tu lui expliqueras, qu'avant, ce serait imprudent, nous ne réussissons pas. Il attendra bien quelques heures, il comprendra nos raisons. Quand il arrivera, il trouvera peut-être de baïe. Vidocq répondit incertainement :

— Tu l'expliqueras avec François. — J'aime mieux ça. — Albert de Chagnolle sortit. — La Carline et Vidocq se retrouvèrent seuls en présence.

— Tu vas descendre. Tu diras à Caron que tout sera préparé pour ce soir. Tu lui expliqueras, qu'avant, ce serait imprudent, nous ne réussissons pas. Il attendra bien quelques heures, il comprendra nos raisons. Quand